



PAUSE PHILO

par Raphaël
Glucksmann



Ce que NOUS SOMMES

Il n'y eut ni manifestation de masse ni union nationale, ni déferlement de haine. Il n'y eut qu'une tristesse infinie. Le choc des massacres du 13 novembre fut d'autant plus dévastateur que chacun d'entre nous était visé et qu'il n'y eut aucune catharsis civique, ensuite, pour exterioriser, surmonter nos angoisses.

Le 11 janvier 2015, nous étions des millions dans les rues et sur les places, jurant au monde, à la France et à nous-mêmes de ne pas avoir peur de rester unis, fidèles à nos principes bafoués et à nos libertés attaquées. Le 14 ou le 15 novembre, nous étions seuls, prostres. Si la vie a évidemment repris son cours avec son cortège de petites joies et de frustrations quotidiennes, nous sommes restés seuls à ruminer, chacun dans son coin, la terrible nouvelle du 13. L'acte de décès de notre insouciance collective.

Au fond, nous avions tous plus ou moins cru à la grande promesse des années 1990 : à la fin de l'histoire fêtée lors de la chute du mur de Berlin, au caractère inébranlable de notre démocratie, de notre paix, de notre civilisation. Des scènes de guerre au cœur de Paris nous ont brutalement réveillés. Nous avons contemplant en silence ce 13 novembre au soir la mort d'un monde, le notre

#EUROPÉENS

Parce que la République européenne des lettres est un vieux rêve français et que les enjeux actuels ne sont jamais strictement hexagonaux, surfer sur la plateforme lancée par des journalistes européens *VoxEurop.eu* et la transposition européenne du célèbre *Politico American* *politico.eu*

Tout d'un coup, ce qui semblait naturel et acquis se révéla fragile. Et nous n'avons pas, cette fois, promis de ne pas avoir peur. Nous avons eu peur. Nous avons toujours peur. Et nous avons raison. Des ennemis se dressent face à nous, prêts à mourir pour nous tuer, des ennemis qu'il faut désigner – les terroristes islamistes – et combattre.

Nous étions programmés pour l'indolence des temps de paix, nous voilà en état de guerre. L'hiver nous surprend habillés pour un printemps éternel. Nous devons changer de vêtements dans l'urgence. Chacun d'entre nous porte désormais sur ses frêles épaules une part du destin commun. Nommer ce que

nous combattons est essentiel, mais pas suffisant. Nous devons aussi nommer ce que nous voulons préserver, ce pourquoi nous combattons. Ce que nous sommes.

Voilà l'enjeu des années qui viennent : reenchâtrer le récit français. Les terroristes ne pourront jamais planter le drapeau noir du Califat sur l'Élysée, mais ils peuvent nous pousser à renoncer à nos principes. Il nous faut donc dire : faire vivre la France qui est visée, la France de « Charlie » et des salles de concerts ou des terrasses de café, la France des Lumières, des échanges et des mélanges qui insupportent tant les fanatiques, la France que l'histoire nous a léguée comme un idéal et qu'il nous incombe désormais de défendre et de continuer.

Le 13 novembre au matin, j'ai enterré mon père. Le 13 novembre au soir, nous avons enterré notre insouciance. Il ne tient qu'à nous de ne pas enterrer notre France humaniste dans le même mouvement. ♦

Philosophe, essayiste. Dernier ouvrage paru : « Notre France » Allary Éditions.

INCITATIONS À...

RÉVISER SES CLASSIQUES : en période de troubles, lire ou relire « La Promesse de l'aube », de Romain Gary, pour renouer avec une certaine idée de la France, et voir ou revoir « Les Enfants du paradis », de Marcel Carné, pour célébrer son esprit et son mode de vie.